

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André-Marie de BAVIER

Les Puritains anglais au XVII^e siècle :
John Bunyan (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 64-69

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Les Puritains anglais au XVII^e siècle

John Bunyan (*Suite.*)

Le voilà qui se demande un beau jour s'il fait partie du peuple d'Israël, l'Écriture ayant déclaré que ce peuple était le peuple élu. Il tombe dans une grande tristesse en apprenant qu'il n'est pas israélite (§ 18, p. 15). Quelque temps après, il est vivement frappé par un sermon de son pasteur sur le repos dominical. Il craint de ne pas observer le dimanche assez strictement, mais il chasse bientôt ses scrupules et, oubliant les injonctions du prédicateur, il va jouer à un jeu de boules. Mal lui en prit. « Comme j'allais frapper une deuxième fois, une voix se fit entendre du ciel dans mon âme, qui disait : « Veux-tu abandonner tes péchés et aller au ciel, ou garder tes péchés et aller en enfer ? » (§ 22, p. 16). Il abandonne son jeu, mais le désespoir ne tarde pas à s'emparer de lui. Convaincu qu'il est un grand pécheur, il se persuade qu'il est maintenant trop tard pour lui d'espérer le salut, « car le Christ refuserait de lui pardonner et d'effacer ses transgressions. » (§ 23, p. 16-17). Bunyan ajoute que cette tentation du démon est fréquente. Comment en serait-il autrement chez les puritains, qui n'ont pas le sacrement de Pénitence pour leur inspirer confiance en Dieu ?

Bunyan se remet à jouer de plus belle. En effet, « si je suis réprouvé, se dit-il, il vaut tout autant que je sois damné pour un grand nombre de péchés que pour un petit nombre » (§ 23, p. 17).

Au bout d'un mois cependant, ayant été réprimandé en public à cause de ses nombreux jurons, il a honte de lui-même et décide de s'amender. Il cesse de blasphémer et se met à lire assidûment la Bible. Sa vie se transforme peu à peu. Mais Bunyan est loin d'être déjà « converti ». L'estime de ses voisins le rend vaniteux. « J'étais fier de ma vertu et je faisais tout ce que je pouvais pour être vu et loué par les hommes » (§ 32, p. 19).

Privé de toute instruction religieuse et de toute direction morale, le pauvre homme tombe dans d'étranges puérités. « Sachez, nous dit-il, que j'avais pris auparavant un grand plaisir à sonner les cloches. Ma conscience

devenant délicate, je ne vis là qu'un vain amusement et je m'efforçai d'y renoncer. Mais comme j'avais grande envie de sonner, j'allai au clocher pour écouter le carillon tout en n'osant pas sonner moi-même. Je me dis bientôt que même cela ne cadrerait pas avec la religion. Je persistai néanmoins à écouter. J'en vins bientôt à me demander : « Qu'arriverait-il si les cloches venaient à tomber ? » Bunyan se mit alors sous une poutre, mais il réfléchit que la cloche, en rebondissant, pouvait parfaitement l'atteindre et le tuer, même sous la poutre. Effrayé, il alla se mettre sous la porte, toujours dans le but d'écouter le son des cloches. Vaine précaution, car il avait oublié d'envisager une troisième hypothèse : « Le clocher lui-même ne pourrait-il pas tomber ? » Terrifié à cette pensée, Bunyan prit la fuite et n'osa plus retourner au clocher (§ 33-34, p. 19-20). Des mois se passent. On en vient un jour à parler devant lui du péché, de la nouvelle naissance, de la justification par le Christ, et Bunyan sent toute l'insuffisance de sa religion trop formaliste. Il prend pour la première fois conscience de sa misère. Le problème religieux devient son unique préoccupation. « Mon esprit était tellement fixé sur l'Eternité et le Royaume des Cieux, (dont je savais bien peu de choses, Dieu le sait), que ni les plaisirs, ni les gains, ni les exhortations et les menaces ne pouvaient l'en détourner » (§ 42, p. 22).

Le démon allait lui tendre un piège redoutable. Il rencontre des partisans de la secte des Ranters, qui pratiquait l'immoralité la plus éhontée sous le couvert d'un pseudo-mysticisme extravagant. On lui passe quelques ouvrages Ranters et on l'engage à entrer dans la secte. « N'étant pas capable de me former une opinion sur ces livres, avoue humblement Bunyan, pendant que je les disais, me sentant inapte à les juger, je priai de tout cœur en ces termes : « O Seigneur, je suis un sot, incapable de distinguer la vérité de l'erreur. Seigneur, ne me laissez pas dans les ténèbres... Si cette doctrine vient de Dieu, faites que je ne la méprise pas. Si elle vient du démon, faites que je la rejette. Seigneur, je mets mon âme à vos pieds. Je vous en supplie humblement, ne permettez pas qu'elle soit trompée » (§ 44, p. 22-23). Bunyan fut exaucé, car malgré les invitations pressantes de ses amis et le caractère attrayant de la

doctrine des Ranters, il ne tarda pas à repousser avec indignation le dangereux poison. « Dieu, dit-il, qui me destinait, je l'espère, à de meilleures choses, me maintint dans la crainte de son Nom et ne me permit pas d'embrasser des principes aussi exécrables.. Qu'il en soit béni, Lui qui m'inspira de l'invoquer pour lui demander protection et direction, en m'inculquant la méfiance de ma propre sagesse... La Bible me fut précieuse en ces jours » (§ 45, p. 23).

Bunyan, en effet, se met à lire la Bible continuellement. Il se nourrit particulièrement de S. Paul. « Je n'étais jamais hors de la Bible, dit-il, soit par la lecture, soit par la méditation, et je suppliai Dieu de me faire connaître la Vérité et le chemin du Ciel et de la Gloire » (§ 46, p. 23).

Bunyan est certainement sincère. Sa bonne volonté est évidente, et Dieu, sans doute, l'en récompensera. Mais par quelles aberrations enfantines va-t-il passer avant d'arriver à la paix de l'âme. Les protestants anglais comparent souvent la « conversion » de Bunyan à celle de S. Augustin. Mais S. Augustin passe par une série de grandes crises morales et intellectuelles. Bunyan, malgré sa pureté d'intention et sa soif ardente de vie religieuse, est arrêté par une série de scrupules ridicules qui proviennent presque tous d'une interprétation étroite et formaliste des Saintes Ecritures, d'une grande ignorance des lois de la vie intérieure et du manque absolu de tout guide dans les voies spirituelles.

Bunyan se demande s'il a vraiment la Foi, la « Foi justificante ». Cette question le laisse fort perplexe. « Pendant que je réfléchissais, dit-il, le tentateur vint avec ses illusions. Il chercha à me faire croire qu'il n'y avait qu'un moyen pour moi de savoir si j'avais la Foi, c'était de faire des miracles ; il me citait des textes de l'Ecriture qui semblaient appuyer et renforcer sa tentation. Un jour, tandis que j'étais entre Elstow et Bedford, je fus fortement tenté de faire un miracle pour voir si j'avais la Foi ; le miracle consistait à commander aux flaques d'eau qui se trouvaient sur la route, dans les empreintes laissées par les pas des chevaux, de devenir sèches, et de dire aux endroits secs de devenir des flaques. Un moment je fus sur le point de le faire. Mais comme j'allais parler, il me vint à la pensée d'aller derrière la haie,

pour demander à Dieu la force d'accomplir le miracle. Quand j'eus fini de prier, je vis très nettement que, si après avoir prié, j'essayai de faire le miracle sans aboutir à un résultat, ce serait la preuve que je n'avais pas la foi, et que j'étais un damné et un réprouvé. » (§ 51, p. 24-25). Cette pensée plonge Bunyan dans l'amertume et la tristesse. « Car, me disais-je, si ceux-là seuls ont la Foi, qui peuvent faire des choses aussi extraordinaires, je dois en conclure que je n'ai pas la Foi, et que je n'ai aucune chance de l'avoir jamais. J'étais ballotté entre le démon et ma propre ignorance et si perplexe que je ne savais que faire ». (§ 52, p. 25).

Bunyan fait, heureusement pour lui, un rêve qui le remet d'aplomb : Il voit les chrétiens sur une montagne ensoleillée, tandis que lui est dans la plaine, exposé à la pluie, au froid et aux ténèbres, séparé de la montagne par un grand mur. Il longe le mur pour trouver une issue, et après bien des efforts infructueux, il trouve enfin une fente étroite par laquelle il réussit péniblement à se glisser. « La montagne, dit-il, signifiait l'Eglise du Dieu vivant ; le soleil était le reflet de sa Face miséricordieuse sur les habitants de la montagne ; le mur était l'Ecriture qui sépare les chrétiens du monde ; et la fente dans la muraille était Jésus-Christ qui est le chemin qui conduit à Dieu le Père. (S. Jean, XIV-6, S. Mathieu, VII-14). Mais cette fente était extraordinairement étroite, si étroite que je ne pus y passer qu'avec grande difficulté, et cela signifiait que personne ne pouvait avoir accès à la vie que ceux qui y allaient de toute leur âme et qui laissaient le monde pervers derrière eux. Il n'y avait place ici que pour le corps et l'âme, et non pour le corps, l'âme et le péché ». (§ 55, p. 26).

Bunyan, qui vit dans un milieu pénétré de calvinisme, est torturé par le problème de la prédestination. Il se demande s'il est parmi les élus. Car, s'il est parmi les réprouvés, à quoi lui sert-il de se démener ?

Un verset de l'Ecclésiastique qu'il se remémore tout à coup, lui apporte un soulagement dans sa détresse : « Considérez les générations antiques et voyez : Qui jamais a espéré au Seigneur et a été confondu ? » (Ecclés. II-10). Mais la joie de Bunyan est mitigée par le fait que l'Ecclésiastique ne fait pas partie du canon protestant de la Bible. (§ 64-65, p. 27-28).

Une nouvelle question ne tarde pas à le préoccuper : Qui sait si le jour de la grâce n'est pas passé pour lui ? N'aurait-il pas résisté à la grâce ? Et Bunyan de déplorer le temps qu'il a perdu, la lenteur qu'il a mise à se convertir, lenteur qui risque maintenant de compromettre son Eternité. L'Évangile vient à son secours. Il se rappelle la parabole sur les invités au festin de noces et la parole de Notre-Seigneur : « Il y a encore de la place », l'émeut profondément. « Ces mots, dit Bunyan, sonnaient très doux à mon oreille, car je me disais que lorsque le Seigneur Jésus les prononça, il pensa à moi, et que sachant que le temps viendrait où je serais affligé par la crainte de ne plus trouver de place dans son sein, il dit ces paroles et les fit écrire pour me reconforter : ». (§ 68, p. 29).

Cependant, le monde, la chair et le démon l'accablent de tentations pour l'engager à revenir en arrière. « Mais ces tentations, dit Bunyan, étaient contrebalancées, grâces en soient rendues à Dieu, par un sentiment profond de la Mort et du Jugement que j'avais pour ainsi dire continuellement devant moi. Je pensais souvent à Nabuchodonosor, dont il est dit : « Il lui donna tous les royaumes de la terre ». Et pourtant, me disais-je, si ce grand homme a eu toute sa part des biens de ce monde, une heure dans le feu de l'enfer a suffi pour lui en faire perdre le souvenir. Cette pensée m'était d'un grand secours ». (§ 70, p. 30).

Bunyan demande nuit et jour la grâce de la conversion. « Je ne puis dire avec quels désirs et quels soupirs, je suppliai le Christ de m'appeler à Lui ». (§ 73, p. 31). Mais les tentations auxquelles il est en butte et auxquelles il cède parfois, la vue de sa misère et de ses péchés le jettent dans le découragement. « Je me trouvais plus répugnant à mes propres yeux qu'un crapaud et je pensais l'être aussi aux regards de Dieu. Le péché et la corruption, me disais-je, jaillissent aussi naturellement de mon cœur que l'eau d'une fontaine... Et c'est ainsi qu'à la vue de ma vilénie, je tombai dans le désespoir, persuadé que l'état dans lequel je me trouvais, était incompatible avec la grâce. Je suis sûrement abandonné de Dieu, pensai-je, je suis sûrement livré au démon. Mon esprit est celui d'un réprouvé ». (§ 84, p. 34).

Après un sermon sur l'amour du Christ, il « sent » que ses péchés lui sont pardonnés. Sa joie est immense. (§ 89

à 92). Mais le sentiment ne fonde rien de durable. « En moins de quarante jours, je me remis de nouveau à tout remettre en question ». (§ 92, p. 37). La nouvelle crise fut terrible. Bunyan est assailli par une foule de doutes sur la vérité du christianisme et par des tentations de blasphème. (§ 96 à § 100). Il se croit possédé du démon. (§ 101, p. 39). Il se sent poussé à commettre le péché contre le Saint-Esprit. (§ 103, p. 40).

« Et la tentation survenait en moi avec une telle force, que souvent j'étais prêt à mettre ma main sous mon menton pour empêcher ma bouche de s'ouvrir ; à d'autres moments, prêt à me précipiter la tête la première dans une fosse à purin pour m'empêcher de parler ». (§ 103, page 40).

Bunyan ignore les premiers principes de la vie intérieure et juge la piété par le sentiment. Aussi est-il affolé, parce que son cœur est dans la sécheresse la plus absolue et qu'il lui est impossible de verser la moindre larme (§ 105, p. 40). Les tentations de blasphème se font plus fortes que jamais. (§106, p. 40). Bunyan semble entendre le démon qui l'invite à l'adorer ; il se croit abandonné de Dieu. Cet état devait durer plus d'un an.

De temps en temps, le malheureux puisait cependant un certain réconfort dans divers textes de l'Écriture. Le pasteur Gifford lui ayant recommandé, en bon protestant, de ne jamais recevoir aucune vérité sans examen et sur le témoignage d'autrui, Bunyan demande à Dieu « de ne pas être sans confirmation venu du Ciel, en tout ce qui concerne la Gloire divine et son bonheur éternel ». (§ 118, p. 44).

Bunyan étudie assidûment la vie de Notre-Seigneur dans les quatre Évangiles. Sa foi qui va en se développant n'a rien du vague moralisme du protestantisme libéral. Elle a, au contraire, une allure dogmatique. Bunyan croit aux principaux articles de foi du *Credo* de l'Église des premiers siècles, à la divinité de l'Homme-Dieu, à sa naissance miraculeuse, à sa Résurrection, à son Ascension, à la résurrection de la chair, et au Jugement dernier. (§ 119-122, p. 45-46).

(A suivre)

Chne André-Marie de BAVIER.